



PRINCEVILLE

Quand vous laissez Québec, avec sa citadelle historique, sa rade magnifique et ses navires d'outre-mer aux grandes ailes déployées, pour franchir à la vapeur les champs verdoyants qu'arrose la Chaudière, et parcourir, ensuite, à vol d'oiseau, ces terres unies, planes, déboisées ou couvertes d'érables, de mélèze, de chêne et de coudrier sauvage, qui forment cette étendue de la province de Québec qu'on appelle "Les cantons de l'Est," il est un endroit qui frappe les regards, et attire l'attention du voyageur.

L'air vif qui monte du fleuve ou tombe des falaises de Québec et de Lévis, a cessé soudain ; ce n'est plus que la brise douce, aux parfums subtils, qui murmure à notre oreille. Les grandes voix de la mer se sont tuées, et voilà que les vagues mourantes des bois géants et des moissons dorées, nous apportent leur rythme enchanteur, suave comme la chanson des pâtres au lever du soleil d'août.

Le ciel est le même qu'au bord du St-Laurent ; seul le décor a changé. Le soleil couchant a les mêmes tons roux, les mêmes embrasements, les mêmes apothéoses ; le crépuscule et l'aurore ont leur beauté pareille et la lune argentée se meut dans l'espace avec la même grâce, la même richesse de mise en scène et la même sérénité ; seules manquent les falaises de la côte nord, les ondes mobiles du grand fleuve et les montagnes en amphithéâtre de la côte sud.

Si la mer a des cris de rage sublime et si ses vagues ont des murmures amoureux doux, quand le soir va tomber, les bois et les forêts, les plaines et les champs ont des voix nulle part pareilles et des accents de voix humaines qui vont à l'âme. Il est des soirs d'été où l'illusion de la mer, se déployant à l'horizon avec ses îles pittoresques, est parfaite. On croirait vraiment qu'une baguette de fée a changé tout le décor, et c'est avec un cri d'amère déception qu'il faut se rendre à l'évidence : le fleuve n'est pas là, seule l'immensité de la nue se fondant avec la plaine au loin !

Voyez-vous ce village dans la plaine, coupé en deux parts quasi égales—la haute et basse ville—par le chemin de fer du Grand-Tronc ? Voyez vous ces bosquets superbes, ces vergers splendides, ces arbres vigoureux bordant des rues bien alignées ?

Arrêtez-vous un instant : c'est Princeville, petit village des *Bois Francs*, détaché du canton de Stanfold, il y a quelques années déjà, en voie de s'agrandir, d'augmenter et de prendre place parmi les petites villes actives et intelligentes du pays. Ici, les arts, l'industrie et les lettres se coudoient avec une aisance des plus pacifiques.

Qui aurait cru, il y a plusieurs années, après l'union des deux Canadas, que cette terre immense et riche des Cantons de l'Est deviendrait le château fort, un poste avancé de la race canadienne-française ? Les gouvernements proposent et les circonstances se chargent de disposer autrement : dans l'idée des gouvernants autocrates d'alors, les Cantons de l'Est devaient être le paradis terrestre des royalistes de toute condition, et le résultat a été tout à fait le contraire, ça été pour eux le paradis perdu, mais reconquis par cette race des Canadiens Français qu'on s'est plu à appeler "la race inférieure."

La paroisse de Stanfold, formée du village de Princeville et du Canton de Stanfold, a une histoire à part, histoire héroïque, admirable, parfois d'une tristesse navrante, comme toutes les histoires des premiers établissements des colons. Oh ! les braves d'alors, aux torses homériques, aux bras robustes entamant la forêt à coups de hache et la faisant reculer vers le sud, qui dira leur misère, leurs chagrins, leurs déceptions, leurs alarmes

et leur découragement à ces heures de formation et d'installation pénible en pleine forêt vierge ?

Il ne m'appartient pas de la raconter ici ; une plume de penseur, d'érudite et de savant, la plume exercée d'un prêtre très distingué, le Rév. M. Baillargeon, ancien curé des Trois-Rivières et maintenant retiré du ministère, a tracé de main de maître cette histoire de Stanfold, qui viendra enrichir un jour la collection des travaux précieux sur les origines et la vie de nos centres canadiens français. Je dois donc borner mes appréciations au village de Princeville, enclavé au centre du canton de Stanfold, entre Arthabaskaville et Victoriaville à l'ouest, Plessisville ou Sommerset à l'est.

Ce nom de *Princeville* ne me dit rien au cœur, si ce n'est qu'il réveille l'idée d'une famille bien connue par le nombre d'hommes marquants qu'elle a fournis, la famille Prince. Pourquoi n'a-t-on pas laissé au village le nom du canton ? Il y aurait eu le canton de Stanfold et le village de Stanfold.

Le nom est anglais, mais qu'à cela ne tienne, il ne faut pas montrer trop son chauvinisme par le temps qui court. D'ailleurs l'euphonie du mot de Stanfold est très douce ; il y a beaucoup de savoir dans ce nom anglais, bien qu'on l'ait souventes fois converti en "c't'an'folle," sans plus de cérémonie aucune.

Le village semble construit en forme de triangle, avec l'église, le couvent et le marché au centre. Vu des hauteurs de St-Norbert, qui se perche là-haut sur les monts, en arrière, pareil à un énorme oiseau aquatique, Princeville paraît tenir dans quelques arpents carrés ; mais approchons-nous, parcourons les rues étroites, mais bien alignées et bordées parfois d'une double rangée d'érables gigantesques, et l'on reste surpris de l'étendue qu'il occupe.

Pas un filet d'eau qui vaille, dans le village ; pas l'ombre d'un courant limpide où se puissent mirer les jeunes filles et les jeunes femmes. C'est d'une désespérance infinie. Mais en revanche une verdure à part, une végétation luxuriante, des bocages enchanteurs, des vergers magnifiques avec pommes rougeaudes, dignes du paradis perdu, des prairies sans fin où les fraises purpurines font les délices des gourmets.

Princeville a failli devenir, un jour, le chef lieu du comté d'Arthabaska. Question de clocher, d'intérêt privé et tout a manqué. Ça aurait été bien dommage pour Arthabaskaville, que le projet réussit, car il n'aurait pas à l'heure présente l'unique honneur de posséder un juge courtois et charmant, un barreau des plus distingués et des bureaux remarquables, une société d'élite, et surtout une personnalité aussi distinguée que celle de l'honorable Wilfrid Laurier, un homme dont un conservateur éminent disait un jour, après l'avoir écouté parler : "Une race qui produit de pareils hommes, n'est pas morte."

Princeville possède un couvent en pierre, très spacieux, où les sœurs de l'Assomption enseignent à un nombre assez considérable d'élèves. Cette année, dans un concours général de toutes les maisons de l'ordre, c'est une élève du couvent de Princeville qui a remporté la médaille d'honneur.

L'église, en pierre aussi, est très imposante. D'un style sobre et plein de précision, elle plaît assez avec son toit en fer-blanc, son clocher svelte et bien proportionné, son portique large et ses peintures multiples depuis le bas du chœur jusqu'au plafond où le peintre a décrit d'une manière plus ou moins large quelques-unes des belles pages de l'Évangile. Il y a certainement des choses qui choquent le goût : l'amas des couleurs rend lourd l'assemblage de l'édifice et le jeu de la lumière se fait si mal que cela ne contribue pas peu à donner une idée sombre de ce travail où l'artiste a fait pourtant son possible. C'est moins bien que St-Norbert et Arthabaskaville et c'est bien mieux que partout ailleurs.

Le presbytère et ses dépendances sont beaux et bien situés. La place de l'église est des mieux choisies, et lorsqu'on aura planté des érables sur toute cette étendue de terrain qui fait face à l'église, nous aurons le plus beau parc qui soit possible de voir. Ça viendra... avec le temps et les circonstances.

Avec le temps et les circonstances, le téléphone

est venu donner un regain d'importance au village. Dans quelques jours nous serons en communication avec Warwick, Arthabaskaville, Sommerset, Inverness et Mégantic. Quelle facilité nous allons avoir pour communiquer avec nos voisins.

Beaucoup de marchands à Princeville ; les principaux sont MM. Baril et Bordeleau, Lachance, Drolet et Thibaudeau, Roux, Jutras et Guay. Deux hôtels splendides où les voyageurs trouvent le confort ; une fromagerie bien patronnée, une tannerie importante et des moulins à scie bien employés.

Peu d'hommes de profession : deux médecins et deux notaires pour se partager la clientèle ; mais en retour beaucoup de gens à l'aise, comme les Pacaud, les Baril, les Voyer, Daigle et Paradis.

Deux choses essentielles manquent au village de Princeville : une école des Frères et un aqueduc.

Quand les aura-t-on ? *Time will tell*. C'est encore le secret des dieux. Et pourtant, c'est l'heure d'y songer ou jamais. On boit une eau fade, âcre et dure, des plus détestables, et en cas d'incendie rien pour parer à toute éventualité.

Quant aux Frères, cela demande encore considération. Mais il faudrait y songer avant que le village si vaillant de Sommerset ne devance nos démarches.

Voilà que ces notes prennent une longueur démesurée. C'est le temps de finir, non pourtant sans avoir souhaité au village si intéressant de Princeville, de voir son commerce des anciens jours, ses affaires d'autrefois renaître et ramener parmi les habitants l'activité et l'argent. Qu'on ne craigne pas de risquer ; qu'on sorte du cercle étroit où l'on est porté à s'enfermer ; ayons les idées de progrès de notre siècle de lumière, soyons des hommes à principes et des hommes à l'esprit d'initiative, et l'on verra se lever sur Princeville l'aurore renouvelée des jours d'autrefois, alors qu'en moins de dix ans on se taillait des rentes pour le reste de la vie.

Ch. A. Gauvain

CESSEZ LE FEU !

(Voir gravure)

Quand on aura bien laïcisé de toutes parts,—chassé des écoles et des hôpitaux ces Sœurs de charité que toutes les nations envient à la France—on les retrouvera sur les champs de bataille et, depuis le Prussien jusqu'aux sauvages du Congo, tous les salueront et cesseront le feu en apercevant leurs cornettes blanches.

Cette fois, il est trop tard, l'ennemi n'a pas reconnu assez tôt ce groupe sacré, composé de blessés et d'anges consolateurs !

M. Beauquesne est un peintre militaire de grand talent et il sait allier le sentiment à la science technique, c'est-à-dire à la connaissance du costume et des accessoires guerriers.

BOUDERIE !

(Voir gravure)

Quel commentaire pourrions-nous bien faire au charmant tableau de M. Karlovsky que le lecteur n'ait déjà fait lui-même à première vue. Ces petites scènes intimes—scènes, c'est bien le mot—tous les ménages les ont connues. Le ciel n'est pas toujours bleu, hélas ! On dit même que ce serait monotone ; quelques nuages apportent, dit-on, au paysage, des repoussoirs qui mettent en valeur les points les plus intéressants ; ainsi, au foyer, dans les unions les plus parfaites, quelques moments d'humeur donnent du prix aux rapprochements et rendent les intimités plus douces.

Telle est sans doute l'idée du tableau de M. Karlovsky ; quant à l'œuvre, elle est délicieuse. Touche fine, peinture délicate, esprit d'observation, charmante couleur, tout y est. Voilà pourquoi nous avons choisi ce charmant sujet comme double page de ce numéro.